

Clémence Loonis née à Lille en 1966, travaille à Madrid depuis 1989. Elle étudie à l'École de Psychanalyse et Poésie Grupo Cero depuis 1997. Professeur, traductrice, artiste plasticienne, elle dirige sa propre entreprise et collabore aux productions cinématographiques du Grupo Cero (devant et derrière la caméra). **Clémence Loonis** chante des poèmes du poète argentin Menassa et codirige la revue de Psychanalyse et Poésie Grupo Cero « La santé, c'est la poésie/La poésie, c'est la santé ». Après son premier recueil de poésies *Entre peaux et lettres, voici Mélodies du Vertige (Melodias del vertigo)* un volume de 82 pages paru aux éditions Grupo Cero, collection Poesia 2001, bilingue dont elle assurera la traduction en français. L'auteur a également collaboré à l'ouvrage collectif « Femmes du XXI^e siècle ». Une approche psychanalytique sous le titre *La femme et l'éducation*, paru également aux éditions Grupo Cero. Femme de lettres, éprise de libertés et dotée d'une plume quelque peu subversive, **Clémence Loonis** franchit les abîmes pour mieux les contourner et s'en libérer. L'auteure devient alors mystérieuse, énigmatique parfois. Son style par une écriture dense et envoûtante lui confère un rôle avant-gardiste, ennoblit par des poèmes « surréalistes » qui s'écoulent dans une soif de lecture. Avec *Mélodies du vertige*, son deuxième recueil, Clémence Loonis se révèle une auteure très prometteuse, qui, assurément, « signe avec le futur ».

Présenté par Eric GUILLOT

La deuxième partie de « *Mélodies du Vertige* » paraîtra dans nos colonnes, dimanche 11 août. Pour commander l'ouvrage, consulter le site : www.editorialgrupocero.com

Mélodies du Vertige (I)

Poèmes de Clémence Loonis



« Existe-t-il une chair d'étoiles/qui reconnaît le bonheur ? »

BRILLANTS DANS LA NUIT

Ils se tripotent dans la terre où il vit,
dans cette immensité de lumière qui me produit.

Je porte le nom d'un aigle vorace et de tendresse
cherchant un écueil pour dormir.

Je suis de ce vers, la caresse de la mer,
la véritable agonie que personne ne voit au lever du jour.

Cependant, je tremble comme s'il s'agissait d'un nom.

Je sais que l'initiale s'allonge chaque fois que la chaîne
souffre une déchirure et revient se placer
dans une bouteille prête au naufrage.

Je veux la portée de la terre couvrant
toutes les ombres.

Je suis un brillant de la nuit,
un mot sage qui joue avec les étoiles.

LA VACILATION DU MONDE

Aujourd'hui, j'ai lutté sur les plus belles voyelles
et il n'y a pas eu d'hier.
Éparpillées sur le destin,
comme un aimant qui se balance,
elles effacent les cellules où la pièce
qui tourne sa terre
s'épouvante sans humain.

Existe-t-il une chair d'étoiles
qui reconnaît le bonheur ?
Une chair qui détrône l'extrait
où tombe la douleur ?

Je sais que le tapis, il faut le jouer,
que les bouches s'ouvrent jusqu'aux pieds
quand ils écoutent le corps appeler
son vol limite distinctif.

Il y a une brèche du jour, une promesse heureuse,
mais personne ne se rappelle la chaussure
qui a amené l'idée
à toucher le fond
à jeter des racines sur les éclipses
le frémissement qui sème ma main.

Où seras-tu allé, monde, quand tu voyages tout seul
et que ton cœur est une porte qui bat sans ailes,
face au vivre.

Quand je ne peux pas te mettre dans ma bouche,
comme une désillusion,
J'éteins toutes les flammes.

Je construis dans ce coin nuageux
en écrivant en ton nom,
les syllabes qui guident mes pas.

J'atteindrai ton infini,
ce lac qui nous unit comme la mer
et nous couche ensemble dans une phrase
un horaire où puisse régner ton vertige.

Je veux être toi et moi et les grandes capitales,
ton odeur soudaine à miroir
ta route inespérée qui élargit ce dos :
déploiement du jour
la voix qui reconnaît la voix,
la vacillation du monde.

J'AI 46 ANS

Il y a un monde, là-bas
où le brouillard blottit sa solitude.
Il veut crier un muscle, un rythme,
il veut un rêve qui ne soit pas mort
une cuillère qui tremblerait devant l'or,
il veut encore, un autre élan que celui de la bête.

Il y a un monde, tout près,
où la lumière se couche sans nom,
les grelots grelottent dans les yeux,
il n'y a pas de toux, pas de trace
oubliant hier,
cette faim vient de naître.

Les drapeaux se lèvent comme des escargots
parce qu'ils aèrent leurs maisons quand ils meurent.
Portes cloîtrées, mouvements enfermés,
mon cœur atteint l'image
mais l'inaptitude m'éblouit.

Moi, je vis ici, dans les bras de la distance.
Il y a une voyelle qui tourne autour de moi
cherchant un papier, qui siffle les heures
et percute le bonheur comme celui qui trébuche
sur la plus belle parole.

Je vis sur les balançoires d'âmes
qui ont appris à danser sans fin
et félicitent l'éternité pour son nom.

Il y a un monde qui sont beaucoup de mondes
où le vent devance la caresse
pour compléter la tournure
pour armer de variété les sons.
Qu'ils aillent défendre les voix !
Ton écho est le corps de demain.

Je signe avec le futur :
moi, je vis ici.

UNE FAIM DE REINE

Je veux la liberté ! Je veux la liberté !
J'ai crié dans la condamnation.

Enfermer la liberté était
l'histoire des éclairs
qui déclinant
cousaient vigoureusement
des mots au cœur.
Des réseaux secrets s'établissaient
sur chaque pupitre
en forme de lumière appelant de nouveaux mots.

Il fallait se lever, chaque jour
avec les avions dans les poches
mettre la capuche le matin parfumée de ses ballons
de rires et de magouilles pour endiabler le jour.

Chaque matin pieds et mains interrogeant
les maléfices qui remettaient leurs manipulations
près de l'entre-jambes, plus loin que le sexe.

Ce corps qui accompli sa fonction rituelle
se balance sur moi, caresse l'emballage
et de l'intérieur lèche ma solitude,
orifice où s'échappe la mer.

Je lutte pour mon repas parce que mon repas
c'est le pain et le fer, les déclinaisons et la dentelle,
peau et cheveux assemblant les atmosphères,
une faim de reine multipliant
les coups de constance,
une longueur qui se déplie.

LA JOIE D'UNE FAIM

Aujourd'hui, je me suis levée
les pieds dans de nuits claires.
Je monte comme un dos
qui désire dresser la douleur
au-delà du cirque
où se déploie la famille bipède.

Ils avaient tué, torturé le futur
cependant ils avaient de la peau.
Ils avaient couvert leurs corps de moisi
pour passer inaperçu
et qu'entre tous nous confondions
l'amour avec la salive sèche.

Que nous sachions garder des cils intelligents
ni de travail qui puisse, chaque matin,
planter l'homme dans ses pieds
où puisse grandir des mains, une voix.

Tu vas venir,
tu as interrompu plusieurs séquences de ma vie
planté la sécheresse des frères
ces hommes qui portent mon nom
qui skient sur les lèvres du temps
Ah, le sursaut est toujours endormi.

Où est la clarté qui ouvre les orifices ?
Où se distribuent les battements des amants
parce que quand il y a des sauts
la fièvre est un enthousiasme

Ici, une femme est venue
nous avons la joie d'une faim.

ALLONGEANT LA LIBERTÉ

Maintenant que le pouvoir
enseigne les détritiques,
foules de capitulations
tes yeux ne pourront pas détruire
ni le pied, ni le pas
du droit chemin

J'ai vu comment ils semaient les voix
et distribuait les cachots
cous endoloris
tourmentant le futur
avec un écho à l'unisson,
une estrade racontant l'éternel note
de ma gorge.

J'ai ouvert les chairs
et joué avec les vers.
Nous étions de fidèles brigades,
des oiseaux échappés
qui ne voulaient rien reprocher aux reflets
ni soutenir
avec une appendice, une gloire de vieille condition.

Maintenant, j'ai les jambes ouvertes
je vois comment glissent les plumes
en tournant leur stellaire battement
comme un port de distances
allongeant la liberté.

Et je danse, la lumière fronce
trouble mes souvenirs.
Ce n'est pas l'infini qui appelle
c'est un endroit
une voyelle que j'ai tant aimée.

UNE NOUVELLE LIBERTÉ

Je n'ai pas toujours eu de pieds
et sans danser, on ne peut pas vivre.

Je place le travail là où avant j'écrasais les espoirs
Je suis arbre, fleur vivante dans un vent de pourpre,
je laisse la peau pleurer son passé,
je plonge les notes dans une fièvre de riche inventive
et je pars avec toi :

Des racines rythmées nous accompagnent,
le mouvement est une chair vivante récoltant
des caresses d'une croyance à fleur de peau
d'un pied toujours à la dérive...

Mais je te raconte, je te promène avec ma main
avec ma bouche,
la vie s'est jetée en arrière
je ne vois pas, je n'écoute pas ce que les cordes font
alors je palpète comme dans les grands poèmes
où la direction a perdu sa lettre
et la bouche recommence à crier, liberté !

J'avance comme un corps multiple
je détiens les instants du blanc
une minute de plus,
cadence et je refroidis
le train insatiable du travail.

Un autre galop chantant l'automobile
et les inventions qui cherchent leur solitude,
leur arbitrarité, ne se fixent pas au cœur,
ils appellent à la victoire quand sifflent les canons.

Il y a une autre page qui attend la portée.
Nous sommes nombreux devant, au milieu, dedans,
comme un microscope qui fait fondre les vérités.
Une chaîne de lettres entraînant un couplé
qui crie pour un nouveau dos.